

Thierry Di Rollo

# LA LUMIERE DES MORTS



Thierry Di Rollo

# La Lumière des morts

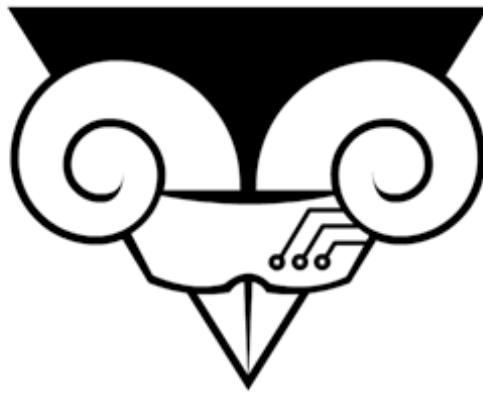
Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 2002, Orion Éditions et Communication & le Bérial'  
© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Couverture © 2002, by Eikasia

ISBN : 978-2-84344-800-3

Parution : août 2017

Version : 1.0 — 03/07/2017

# Prologue

Dans le long couloir sombre du tunnel, Stinky court, essaie d'échapper à sa mort. Lui qui adorait jouer dans les grandes décharges en périphérie de la Capitale, quand il n'était encore qu'un gamin. Le surnom lui est resté.

Il aura eu pourtant une enfance heureuse, entre une mère tendre et un père toujours attentif. Il s'est mis à détester les enfants en prenant de l'âge, c'est tout. Maintenant, il fuit ; il sait aussi qu'il va tomber à une quarantaine de mètres seulement des premières lueurs de la vieille station désaffectée. La phrase qu'il pensait ne jamais entendre retentit, claire, multipliée par l'écho des parois : « *Arrêtez ! Vous êtes l'objet d'un retrait simple !* » Et le pire, c'est qu'il ne regrette rien.

La poussière s'élève encore un peu. Bientôt, il ne restera que quelques volutes mourantes, le remugle âcre du tunnel montant aux narines. Rien d'autre.

Linder a couru comme une folle, sa proie n'aura eu le temps que de parcourir trois cents mètres à l'intérieur du boyau. Et elle ne sait pas pourquoi ils finissent tous par plonger dans les entrailles de la ville. L'habitude de l'espoir, peut-être.

Le monde s'éclaircit. Elle voit mieux, à présent. La voûte du conduit commence à se dessiner ; la lueur des falots de la station toute proche lui parvient, l'aide à redescendre, comme la poussière. Elle en a terminé.

L'homme s'est écroulé entre les deux rails, ventre contre terre. Linder tousse encore, respire à petites bouffées dans l'atmosphère suffocante. Puis s'avance, rengaine son Royster. Ses seins lui tirent un peu, les muscles de ses jambes aussi.

Stinky est mort. Et tel qu'il est, étendu sur le bois des traverses, elle lui souhaite d'avoir rejoint l'enfer.

Elle ne ressent rien ; pas la moindre pitié, ni le plus infime regret. Stinky a massacré une centaine de gosses avant de venir mourir ici. Des gosses qui n'avaient rien demandé à personne, et qu'il torturait jusqu'à la folie. Pour rien.

Linder le retourne d'un coup de pied sur le dos. Il sourit encore. Alors, froidement, elle dégaine, referme sa main gauche sur la droite qui enserre la crosse du Royster, et tire de nouveau. Deux fois. Le cadavre tressaute sous les impacts ; il grimace, à présent. La jeune femme relâche enfin son bras, puis lève les yeux vers le demi-cercle laiteux du tunnel.

La lumière est blanchâtre, voilée du gris de la poussière qui flotte encore en petits nuages vaporeux. Et soudain elle l'aperçoit. Il s'approche d'un pas lent. Elle ne distingue que sa silhouette noire découpée sur la pâleur. Petit, râblé, un clochard nain.

Il s'immobilise à quelques mètres. Linder, fatiguée, l'entend glousser. Puis, tout à coup, la voix s'élève.

« Alors, on se promène ? »

Elle pointe son Royster sur lui, ne le quitte pas des yeux.

« Dégage d'ici, branquignol.

— Beau boulot, dis-moi. »

Il hoche la tête, répète encore :

« Du très beau boulot, ouais.

— Fous le camp, j'ai dit.

— Shooteuse, hein ?

— Shooter. Je suis un shooter. »

Le petit homme ne relève pas. Puis, en gesticulant, s'enquiert :

« Je me demandais juste s'il était possible de...

— Si c'est de ces poches que tu veux parler, tu perds ton temps, le gnome. Stinky n'emportait jamais rien avec lui, quand il était de sortie. Ça te va ? Maintenant, fous le camp, tu m'as compris ? »

Le gnome n'a rien entendu. Il se contente de répéter, impressionné :

« Stinky... »

S'éloigne enfin dans le blanc poreux de la lumière, rebroussant chemin vers la station ; et la jeune femme croit voir son petit Will rejoindre doucement la mort.

Son petit Will.

Elle a rengainé définitivement son Royster, regarde de nouveau le cadavre déjà froid de l'homme répandu à ses pieds. Et elle ne peut s'empêcher de s'arrêter sur cette queue rabougrie désormais inutile. Sur ce pénis qu'elle n'a pas. Alors, toute sa haine la submerge, de nouveau.

*J'aimerais pouvoir tous les enculer jusqu'à ce qu'ils en crèvent. Pour leur rendre ce qu'ils m'ont pris. Avoir une queue à la place de cette fêlure qui me blesse. Parce qu'elle ne me sert plus à rien.*

*Oui, être un homme n'a forcément que du bon.*

*Je suis sûre d'avoir raison.*

Et le monde peut ainsi se refermer.

# Afrique



## 1.

Il fait chaud. J'aimerais fondre sous une tonne de glaçons pour que la morsure de l'eau me retienne indéfiniment. Oublier cette fournaise insupportable, mourir de froid jusqu'au bout du temps.

Il n'y a rien, ici. Pas le moindre coin d'ombre. Les arbres sont trop bas, ou trop hauts. Les futaies griffent les mollets, quand on oublie de regarder par terre. Ce satané pays n'a de toute façon jamais compris combien il était difficile d'accomplir deux choses en même temps. Accablés de soleil, on rampe plus qu'on n'avance ; on sue à n'en plus finir. Ma tonne de glaçons, je la vois, inaccessible et flottante, à quelques mètres du sol, là, juste devant moi ; mon magma solide et blanc qui fond doucement, s'évapore. Pendant que je me traîne, accompagné de mes deux fantômes.

BostWen, cette réserve de merde, planquée au fin fond d'une Afrique à l'agonie, se répand jusqu'aux confins sombres de l'ennui. Et au-delà, probablement. Elle est inétendue, inhumaine ; elle me ronge petit à petit, me pompe toute mon énergie. Bon dieu, je marche, arrache chaque pas au sol, et je recommence, encore et encore. Je ne sens plus mes jambes. Mon effort est un calvaire.

Mon fusil pourrait m'aider à dégager les pousses bardées d'épines, mais j'ai l'impression de porter une enclume. Et BostWen s'en fout. C'est sûr, quand les fantômes et moi avons pénétré sur le sentier, derrière le bosquet décrépit, il n'y en avait pas autant, de ces saloperies. Mais plus on rampe, et plus ces cochonneries trouvent un malin plaisir à copuler et à se reproduire à une vitesse écœurante autour de nos jambes dégoulinantes de sueur. On n'en voit jamais le bout ; un buisson à gauche, au centre, à droite, en avant, en arrière, partout. Mes chaussettes blanches sont rouges de sang. Quatre heures de marche dans ce four intenable, la sueur encroûtée sur la peau, comme une gangue. On pue l'infection. Tout le monde pue. Moi, et le premier de mes fantômes. Bongo.

Lui, il corse la difficulté au-delà de l'absurde. Cette engeance de garde assermenté dégage autant qu'une porcherie ; c'est du moins le souvenir que j'en ai, quelque part au fond de mon crâne. Je vois ma tonne de glaçons, bien suspendue, et elle pue aussi. Bongo ne se lave

jamais. Il dit que c'est plus sûr, que les virus crèvent les uns après les autres s'ils se posent sur son corps noir. Mais il aurait été blanc comme je le suis, ça n'aurait rien changé à l'affaire. Bongo, définitivement inimitable, lèvres toujours ouvertes sur un sourire niais, presque tranquille, me précède, légèrement voûté, vêtu de son short crasseux, de ses brodequins de cuir beige et de sa chemise grise. Il est peut-être le seul à ne pas souffrir de la chaleur. D'ailleurs, sa trajectoire, parallèle à la mienne, est moins fournie ; je le vois rarement en train d'écartier du bout de son arme les futaies. Et sa démarche de canard me donne envie de gerber sur le monde, sur BostWen tout entier, sur ma tonne de glaçons aussi brûlante que le soleil.

Comment peut-on naître au sein de ce merdier ? J'ai grandi ailleurs, en Capitale, avec des saisons nettes, malodorantes et noyées d'oxyde de carbone, mais bien découpées. Un printemps sans oiseaux, un été vaseux dans les jupes des filles, un automne à contempler les balayeurs des parcs miteux, leur outil glissant le long des mains relâchées, un hiver de neige grise, sous le ciel gris, et toujours sans le moindre pigeon estropié pour venir picorer les miettes de pain lancées par des vieillards oubliés et oubliant. Une misère de vie citadine bien balisée par la monotonie.

Je me levais le soir, jetais un œil par la fenêtre de mon studio étroit, buvais un café, me douchais à une eau trop froide que je maudissais stupidement — comment aurais-je pu savoir ? —, m'habillais, sortais enfin. Je plongeais dans le marigot. D'autres y barbotaient déjà, gueule baissée sur le trottoir, à compter peut-être inconsciemment les merdes canines encore fraîches. S'ils avaient levé les yeux au ciel, ils n'auraient rien vu de plus. Des troupeaux de nuages ternes sur un fond verdâtre.

Je marchais sans me douter un seul instant à quel point c'était facile. Un pied puis l'autre, la répétition de mouvements évidents ; les rues, les trottoirs, les passages protégés, se succédaient à leur aune triste et simple. L'hôpital était en vue au détour de mon cinquième carrefour vaillamment conquis sur les hordes de voitures. Une grande bâtisse qui aurait rebuté le plus optimiste, invitant à faire demi-tour au plus vite. Comme un gros tas posé là, façades brunes et sales, une grotesque erreur enfantée par un architecte aveugle ou bête à pleurer. Personne ne s'y arrêtait, tous passaient leur chemin. Tous, sauf moi et quelques autres. Les murs de béton appartenaient à chacun, j'avais le redoutable privilège de connaître aussi ce qu'ils renfermaient.

Dedans, c'était dehors, le ciel en moins remplacé par des voûtes craquelées et jaunâtres.

D'abord, l'odeur enveloppait les corps, tenace, lancinante. Elle m'incommodait, mais je ne soupçonnais pas l'existence de Bongo, à l'époque, même dans mes cauchemars les plus lourds. Ensuite, j'entamais

ma procession silencieuse et solitaire jusqu'au saint des saints : les vestiaires réservés au petit personnel. Le temps d'écouter la dernière plaisanterie salace de l'obsédé de service, de ricaner grassement en revêtant la blouse blanche estampillée du grade « laborantin », je descendais au sous-sol en empruntant l'ascenseur, parcourais encore des enfilades mornes de conduits humides, et ça y était : le sésame sur mes huit heures d'enfermement. Je n'avais qu'à pousser le battant pour que s'offre la vision glacée de mon monde, la salle des rebus, comme je l'avais surnommée. Il y régnait toujours une température de banquise, contre laquelle je pestais une minute sur deux ; je n'avais jamais entendu parler de BostWen.

L'enfer. Je n'aperçois même plus mon glaçon. Toute l'eau s'est évaporée. Mon imagination s'est échinée comme une dingue à entretenir l'illusion et elle n'en peut plus. Le fumet de Bongo me cerne. Mais j'ai dit que nous puions tous. Moi, mon noir aux dents blanches, et Lhar, bien sûr.

Chacun a sa façon d'emmerder l'autre. Bongo, c'est l'hygiène, moi, la lassitude d'une transpiration malade, l'allemand, la culture du mauvais whisky.

Une perle en son genre. Comme une espèce de diamant bouseux empestant l'alcool à des lieues. Lhar s'affranchit des distances. Quelqu'un, quelque part en Europe ou au fin fond de l'Alaska, l'a repéré à l'odeur, je miserais mon salaire de garde là-dessus. Il ne se saoule pas, il *est* le malt qu'il s'ingurgite par flacons entiers.

Il rampe à ma hauteur, sur ma gauche ; et je pense que sa passion d'éponge a du bon : on ne peut jamais perdre Lhar au hasard d'une expédition. On le retrouve aux topettes vides qu'il sème sitôt éclusées. Bongo l'appelle le grand poucet. Et ça ne fait rire que lui.

Nous rampons ; ma tonne de glaçons s'est évanouie, je regrette presque le froid sibérien de la salle des rebus. Et si l'on m'avait dit qu'un jour je rôtirais sous le soleil d'une réserve animalière à la recherche d'un lion malade, je ne l'aurais tout simplement pas cru.

Bongo siffle, puis éclate de rire. Il s'est tourné vers Lhar qui peste comme un fou sur son neuvième cadavre ; l'allemand vient de comprendre que ce matin, en tassant tous les flacons au fond de son sac, il a dû oublier de compter jusqu'à dix.

Il est franchement temps qu'on arrive.

## 2.

Bongo tourne la tête de côté. Il s'est immobilisé d'un seul coup, parce qu'il a senti la bête, le fauve prêt à fermer les yeux sur sa propre mort. J'ignore pourquoi l'africain se livre à ce rituel grotesque ; nous savons pertinemment, lui, Lhar et moi, que l'on pourrait s'approcher du lion sans le moindre risque. Cette bestiole ne doit plus avoir que la peau sur les os, un regard complètement éteint par la maladie qui le ronge depuis des semaines, maintenant, et les crocs désespérément baveux. Ils ne meurent plus que de ça.

Je m'éclaircis la gorge, la soif me tiraille les méninges et les entrailles, mais je tiens bon. Puis je dis à Bongo :

« Où se terre le débris ? »

Bongo me sourit, étale à la fournaise ambiante sa rangée impeccable de dents.

« M'Dunkey, vous n'avez pas une idée ?

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça. Mon nom, c'est Dunkey. D-U-N-K-E-Y, vu ?

— Vu cinq sur cinq, M'Dunkey. »

Il m'énerve. Il le sait, sourit encore. Quelque chose me dit pourtant que notre approche va s'apparenter à un jeu de gamins. Cet abruti parle trop fort, me scrute fixement, sans même épier les alentours.

« Derrière ces fourrés, je me trompe ? »

Lhar, proche du coma éthylique, secoue la tête raidement.

« Vous devinez juste, Dunkey. Remarquez, sauf votre respect, en y regardant mieux, à part ces fourrés... précisément... »

L'allemand a la diction plutôt facile pour quelqu'un d'aussi soûl ; neuf topettes de whisky vidées en quatre heures ne l'ont sûrement entamé qu'en profondeur. Un peu comme la surface d'une éponge qui semble sèche, tant que l'on ne l'a pas touchée. Je poserais un doigt sur le bras de Lhar qu'il me rendrait sa soupe au malt d'une brève giclée.

Je considère mon équipée d'un œil mauvais.

« Alors, dans ce cas, qu'est-ce qu'on attend ? »

Nous contourrons les fourrés à pas lents. Et puis, soudain, le lion nous apparaît.

Il est allongé sur l'herbe jaunie, gueule entr'ouverte ; ses yeux chassieux clignent en permanence et ses flancs pulsent d'une respiration irrégulière. Il fait peine à voir. Un mâle accusant cent quatre-vingts kilos deux mois en arrière, et n'en rendant plus à présent qu'une misérable soixantaine.

Nous sommes postés à une trentaine de mètres. Il nous a enfin aperçus, mais ne bronche pas.

Je dis à Bongo :

« Comment tu savais qu'on le trouverait ici ?

— Je suis né là. J'ai grandi là. J'ai...

— Ça va, ça va. »

Bongo ajoute, dépité :

« Sûr, M'Dunkey, ce lion n'en a plus pour très longtemps. »

Lhar bredouille :

« Ouais. Il est seul. »

Les deux odeurs, moi au milieu. Même le lion s'y met. Il sent déjà la mort. Elle va venir le prendre, ce n'est plus qu'une question d'heures. Bongo a raison. Et Lhar aussi.

Un lion malade n'a plus rien à faire dans le clan qui l'a vu naître ou accepté. Il n'est utile qu'à retarder le groupe dans ses déplacements ; de plus, les autres membres détestent nourrir un improductif. Alors, le mieux pour lui, c'est d'attendre de crever seul, dans l'indifférence la plus totale. C'est ainsi. Bongo me le confirme très vite.

« Un troupeau de zèbres est venu brouter tout près, à une cinquantaine de mètres à peine. Les traces sont encore fraîches. »

Je hoche la tête pour toute réponse. L'africain a l'habitude et ne m'en tient pas rigueur. Lhar continue de cuver ses neuf flacons. Toujours debout.

Si les zèbres pouvaient parler, ils vous diraient que cette bête à crinière n'a eu que ce qu'il méritait, et que d'une certaine façon, la roue finit inmanquablement par tourner. C'est vrai, la roue tourne, même pour un lion. En ce qui concerne le nôtre, elle se sera franchement grippée, et le pire, sans qu'il ait quoi que ce soit à se reprocher. Un fauve ne triche pas. Il tue pour survivre, simplement parce qu'il a été programmé dans ce but. C'est son rôle de prédateur. Non, ce qui me dégoûte, c'est qu'il paie pour tout le monde. Pour toutes ces réserves fermées, barricadées d'Est en Ouest, du Nord au Sud.

Ce lion piteux a eu le malheur de voir le jour au beau milieu d'un endroit clos. Il est sûrement le résultat du croisement d'une lionne avec son cousin germain, dans le meilleur des cas, d'une sœur avec son propre

frère, dans le pire. Une pitié. Consentie par tous ceux qui ont voulu que cela se termine ainsi, en Europe, en Asie, en Amérique, partout où les hommes pullulent et répètent les mêmes conneries depuis qu'ils sont nés, avec leur constance de dingues incurables.

C'est donc moi qui tiens le fusil, décide d'appuyer sur la détente quand bon me semble. C'est moi seul qui peux repousser ce lion toujours plus loin. L'homme avance, les animaux reculent, résignés, jusqu'au jour où ils trouvent sur leur route des barbelés. BostWen est la prison du fauve qui nous regarde de temps en temps, toujours immobile, et le monde fermé d'un tas d'autres qui le suivront dans la mort.

Je tiens le fusil, mais c'est Lhar qui est chargé de tirer. D'abord la dose de soporifique. Ensuite la balle qui enverra ce cadavre avant l'heure chasser en des lieux plus cléments, peut-être débarrassés de toute présence humaine.

Je me tourne vers Lhar. Au stade d'imprégnation qui est le sien, je doute du résultat. Et il a compris à la fois ma requête et ma perplexité. Il me retourne un regard cireux, voilé au possible. Des voyants lisent encore le marc de café, ici ou ailleurs ; des devins d'un nouvel âge pourraient lire le malt de Lhar.

Il sourit, hébété. Il fait trop chaud. J'aimerais que tout ce cirque se termine au plus vite. L'allemand articule :

« J'endors ce trou du cul, Dunkey ? »

Je soupire ; l'initiative est la bonne, mais Lhar se trompe de cible. Le trou du cul, c'est lui, c'est moi. C'est nous tous.

« Tu peux y aller, l'éponge. »

Le soûlard opine gravement, laisse tomber son sac dont il doit encore maudire le vide dans un coin imbibé de son crâne, brandit son arme, épaule, épaule toujours. Et rien ne se passe.

« M'Dunkey », me dit Bongo, sentencieux, « je crois que ça va mal se passer. On ferait tout aussi bien d'attendre que le lion décide d'en finir lui-même. »

Lhar me devance.

« Je suis en état. Je suis en état. »

Mais Bongo persiste.

« La dernière fois, il a fallu qu'il s'y reprenne à douze fois avant de venir à bout du rhino. Vous vous souvenez ? »

C'est à moi qu'il s'adresse. J'ai envie de lui répondre que je m'en souviens très bien, de lui dire aussi qu'il la ferme une bonne fois pour toutes, pour ne pas gêner le tir laborieux de l'allemand. J'hésite. Et puis, finalement je choisis.

« Ferme ta grande gueule. On crève de chaud, qu'on en finisse. »

Au même moment, Lhar tire sa première dose. L'aiguille vient se planter dans le bas de la patte droite. Le fauve sursaute un peu, comprenant vaguement ce qui lui arrive. Rugit pour la forme, croise le regard de son bourreau, s'affaisse un peu plus.

« Y a pas, s'entête Bongo. Toute sa réserve de cartouches va y passer, y a pas. »

Le deuxième coup part dans la seconde. La seringue disparaît au milieu des fourrés, derrière le lion. Au total, deux tirs pour rien. La première aiguille a frappé l'os. Et c'est là que les ennuis commencent. Tout simplement parce que Lhar doit recharger son arme. Il faudrait l'aider, mais je ne connais pas plus susceptible qu'un ivrogne en train de cuver. Si je le fais à sa place, il va croire, à juste raison, que je ne l'en estime pas capable. Si je m'abstiens d'intervenir, on en a pour des heures.

Ma lente réflexion chauffée à blanc par le soleil permet tout de même à Lhar de se baisser pour plonger la main dans le sac, à la recherche, probable, de deux autres seringues épidermiques. Il oscille dangereusement. Bongo, à ma droite, secoue la tête, résigné d'ores et déjà au pire. Et moi, j'observe mon tireur d'élite. C'est ainsi qu'il s'était présenté, lors du recrutement que j'avais organisé après la mort du précédent. Un éléphant avait chargé ce dernier de ses trois tonnes de graisse et l'avait réduit en bouillie ; le fusil s'était enrayé.

Lhar traînait depuis des semaines dans les bars de LinkVille, la ville la plus proche de BostWen. Il avait connu l'Afrique très jeune, les négresses faciles, et les safaris rentables. Comme beaucoup, il s'était lassé, repartant en Europe, pour finalement revenir au bout de quelques mois. En y repensant, je suis à peu près convaincu qu'il s'était astreint à une véritable cure de désintoxication trois jours avant notre entrevue. Rasé de frais, le teint clair, les yeux sombres mais vifs, il s'était présenté en costume de colon, chemise impeccablement cintrée, le pli sûr et droit, short assorti, brodequins cirés. Nous avons échangé quelques mots.

« Gut Lhar, c'est bien cela ?

— Tout à fait.

— Vos états de service ?

— Safaris clandestins, chasses de régulation. La routine, quoi. »

Ce que Lhar appelait la routine, c'étaient deux pôles diamétralement opposés, garants de la survie économique du pays, et, comble du paradoxe, étroitement liés.

Les safaris clandestins permettaient aux riches de chasser le félin en toute impunité, dans les derniers endroits encore libres de la savane. Il suffisait pour cela de soudoyer quelques ministres locaux peu regardants. Les chasses de régulation, activité d'une légalité confondante, consistaient à faire la même chose, avec la bénédiction des organisations

internationales les plus tatillonnes, toutes soucieuses de préserver un équilibre écologique jugé plus que précaire ; plus de prédateurs tués signifiait une prolifération d'espèces intermédiaires qu'il fallait abattre régulièrement, d'où le saint nom de ces opérations approuvées par des bureaucrates qui n'avaient jamais foulé le sol de ce continent. Tout le monde s'arrogeait le droit d'asphyxier la faune par enveloppes interposées et savamment choisies, et les crédits étaient votés pour entretenir ce qui restait de ce carnage méthodique. C'était à vomir. Et ça l'est toujours.

J'avais averti mon allemand :

« Ici, vous ne risquez pas de tuer pour le plaisir. Encore moins pour l'argent. On essaie de soigner, c'est tout. »

Lhar m'avait répondu d'un sourire calme. Il était engagé le lendemain. Trois jours plus tard, il entamait son premier flacon de whisky, du moins dans l'enceinte de BostWen. Maintenant, je sais que j'avais réussi l'impossible : contraindre ce trou vivant à une sobriété de six jours. L'accomplissement d'un sale miracle. Et qui ne se renouvellera pas aujourd'hui.

Il vient tout juste de réarmer. Il se balance d'une jambe sur l'autre. Un souffle pourrait décider pour lui du sens de sa chute, en avant ou en arrière. Mais ce type est verni au-delà de l'imaginable. Le soleil nous cloue au sol, mes glaçons sont loin, et le vent est désespérément nul.

« M'Dunkey... » me supplie à nouveau Bongo.

Le troisième tir est décoché. C'est la patte arrière gauche qui en hérite. Le lion grimace piteusement. Puis survient le quatrième. Et d'un seul coup, l'alchimie se produit. La seringue a touché la cuisse visible du fauve. Bongo soupire de soulagement. J'aimerais l'imiter, mais quelque chose ne colle pas. Je me tourne vers Lhar qui s'est baissé brusquement vers son sac ; il réarme à une vitesse folle, et tire encore deux fois. Les aiguilles viennent se planter à peu près au même endroit. À ce moment précis, je crois naïvement qu'il va s'arrêter là. Il se baisse de nouveau, réarme, appuie sur la détente. La cuisse du pauvre lion est maintenant hérissée de cinq seringues. L'équivalent d'une double dose assénée à un rhinocéros pour qu'il se couche.

Le temps pour moi de réagir, l'allemand se penche sur son sac. Réarme. Et là, je comprends. Le premier tir réussi a déclenché chez l'éponge un automatisme rassurant, et qu'il pourrait répéter à l'infini. Le spectacle est hallucinant. Lhar ressemble à un pantin dont quelqu'un tire les ficelles juste au-dessus. C'est un cauchemar. Avec ce que le lion a déjà reçu, il est quasi mort. J'entends Bongo souffler d'une voix blanche :

« Hey ! mais il ne va pas passer toute la boîte. »

Si. Il est bien parti pour ça. À la septième fléchette, je hurle :

« Lhar ! LHAR ! »



L'allemand se penche, farfouille au fond du sac. Se redresse. Réarme.

« Lhar ! Arrête, nom de dieu ! ARRÊTE !! »

Je perçois un mouvement sur ma gauche. Bongo se rue sur le tireur et le bouscule. Lhar tangué deux ou trois secondes, puis tombe dans la poussière comme une masse raide, lâche son fusil.

Bongo halète :

« C'est qu'il allait passer toute la boîte, hein, M'Dunkey ? »

Je m'enquiers du lion, à trente mètres de notre position. Sept seringues sont plantées dans la cuisse. Je ne lui donne pas plus de trois minutes pour en finir.

Lhar, à terre, secoue la tête inlassablement. Il semble aussi assommé que le fauve, à la différence près que l'allemand s'en remettra.

La vie ne fait pas toujours le bon choix.